

Le *combat* démocratique et pacifiste de Denis Marion

André BÉNIT

Universidad Autónoma de Madrid
Departamento de Filología Francesa
andre.benit@uam.es

Recibido: 8 de mayo de 2008

Aceptado: 29 de mayo de 2008

RÉSUMÉ

Tout au long de la Guerre d'Espagne, Denis Marion (1906-2000) fut assurément un des intellectuels belges les plus engagés et actifs aux côtés de la République espagnole. Dès le déclenchement des hostilités, dans le journal antifasciste bruxellois *Combat* dont il fut le rédacteur en chef, il ne cessa d'encourager ses homologues à prendre parti et à dénoncer les agressions des puissances fascistes contre le peuple espagnol. En juillet 1937, Marion participe au IIe Congrès de l'*Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture* à Valence, Madrid et Barcelone ; de ce séjour en Espagne, il nous laisse un important témoignage. En 1938-1939, il sera l'assistant de Malraux sur le plateau de *Sierra de Teruel*.

Mots clés: Espagne, *Combat*, *Billets durs*, *Sierra de Teruel*.

El *combate* democrático y pacifista de Denis Marion

RESUMEN

A lo largo de la Guerra civil española, Denis Marion (1906-2000) fue sin duda uno de los intelectuales belgas más activos y comprometidos con la República española. A partir del inicio de las hostilidades y desde el periódico antifascista bruselense *Combat* del que fue redactor jefe, animó sin parar a sus homologos a tomar partido y a denunciar las agresiones de las potencias fascistas contra el pueblo español. En julio de 1937, Marion participa en el II Congreso de la *Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture* en Valencia, Madrid y Barcelona; de su estancia en España, nos deja un importante testimonio. En 1938-1939, será el ayudante de Malraux en el plató de *Sierra de Teruel*.

Palabras clave: España, *Combat*, *Billets Durs*, *Sierra de Teruel*.

The democratic and pacifist *combat* of Denis Marion

ABSTRACT

During the Spanish Civil War, Denis Marion (1906-2000) has been, without any doubt, one of the most active and committed Belgian intellectual to the Spanish Republic. Since the very beginning of the hostilities, as editor in chief of the Belgian anti-fascist newspaper *Combat*, he kept on encouraging his homologues to support the legal Spanish government and to report the aggressions of the fascist powers against the Spanish people. In July 1937, Marion took part in the Second meeting of the *Association internationale des écrivains pour la défense de culture* in Valencia, Madrid and Barcelona; from his stay in Spain, he left us an important testimony. In 1938-1939, he will be Malraux assistant in the stage of *Sierra de Teruel*.

Key Words : Spain, *Combat*, *Billets Durs*, *Sierra de Teruel*.

Combat (1936-1939)

Le 1^{er} juillet 1936, à l'initiative de Stéphane Cordier et grâce à l'appui des *Comités de Vigilance des Intellectuels Antifascistes* (C.V.I.A.), naît le journal *Combat*. Dans un ouvrage sur *Victor Larock*¹, Pierre Vermeyleylen, un des collaborateurs les plus assidus et fidèles de la publication, présente ainsi ce périodique :

Le journal, agressif et persifleur, a une haute tenue littéraire. Sa ligne politique était claire : elle préconisait un rassemblement antifasciste, défendait la sécurité collective, attaquait le socialisme national et la politique de neutralité et, surtout, soutenait ardemment l'Espagne républicaine. Bien que certains de ses rédacteurs fussent liés au Parti ouvrier ou au parti communiste, la plupart étaient des indépendants. L'audience du journal était restreinte aux cercles dirigeants des formations politiques et aux milieux universitaires de Liège et de Bruxelles. Il était considéré avec une certaine méfiance par les militants socialistes qui le croyaient inféodé aux communistes et méprisé par les communistes dont il critiquait l'aveugle embrigadement (Vermeyleylen, 1977 : 12).

Attaché à une doctrine de front commun de toute la gauche contre le péril fasciste, *Combat* se démarque en effet très vite de son concurrent *Le Rouge et le Noir* (1929-1938). Bien qu'elles partagent des objectifs communs -telle la victoire des républicains espagnols-, les deux publications antifascistes entretiendront de vives polémiques (à propos des procès de Moscou, des assassinats politiques de révolutionnaires espagnols antistaliniens, du refus de construire un front uni contre les agresseurs de la démocratie espagnole,...), lesquelles illustrent bien les tensions existant à l'époque au sein même du camp républicain. Comme l'indique Füeg (1995 : 130), si *Combat* -qui officiellement n'entretiendra jamais de rapports étroits avec le P.C.B.- fustige certains leaders du Parti Ouvrier Belge (P.O.B.), c'est avant tout parce que ceux-ci s'opposent à son programme d'unité avec les communistes, un programme qui lui vaudra d'être taxé de journal *stalinien* et *russophile* par Pierre Fontaine, le directeur du *Rouge et le Noir*, une idée d'ailleurs assez répandue dans certains milieux socialistes.

Assurément, plusieurs facteurs concourent au succès du *Combat* : outre son souci d'indépendance et ses prises de position à la pointe du *combat*, il convient de souligner la qualité de nombre de ses collaborateurs tant belges qu'étrangers. Parmi les rédacteurs les plus actifs et toujours présents aux comités de rédaction, mentionnés par Pierre Vermeyleylen dans ses *Mémoires sans parenthèses*, relevons, aux côtés de Victor Larock -qui en fut la cheville ouvrière- et de Denis Marion -qui en portait le titre de rédacteur en chef-, les noms d'Armand Abel, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, de l'historien Henri Laurent, du critique cinématographique André Thirifays ou d'Albert Ayguesparse ; des très nombreux sympathisants qui, à titre plus occasionnel, apporteront leur contribution, épinglons aussi ceux d'Emile Vandervelde, Louis de Brouckère, Isabelle Blume, Henri Rolin, Joseph Jacquemotte, Albert Marteaux, Léo Champion, Roger Bodart, Alexis Curvers, Marie Delcourt, Louis Dubrau, Charles Plisnier, Herman Closson, Franz Hellens, Paul Nougé, ainsi que ceux d'intellectuels antifascistes étrangers tels que Tristan Tzara, Louis Aragon, José Bergamín.

¹ Victor Larock (1904-1977) sera directeur politique du journal *Le Peuple* (1944-1954). Professeur à l'Athénée royal d'Ixelles, député dès 1949, il sera ministre à quatre reprises, occupant des postes tels que les Affaires étrangères et l'Education nationale.

Dès le 15 juillet 1936 -trois jours à peine avant le coup d'Etat franquiste-, Emilie Noulet -qui épousera en 1937 le diplomate et poète espagnol Josep Carner- y faisait le point sur " Le devoir des clercs " : *en cette époque de rénovation, où les privilèges usurpés tentent, pour se maintenir, un dernier assaut brutal, écrit-elle, l'intellectuel qui se désintéresse de la politique, aujourd'hui, trahit l'intelligence. Il trahit sa propre cause.* Indiscutablement, les articles et les chroniques que ces intellectuels de gauche -certains se déclarent apolitiques- signeront dans *Combat* seront autant de témoignages de leur engagement aux côtés des forces démocratiques.

Le 1er avril 1939, date officielle de la cessation des hostilités en Espagne, paraît le dernier numéro de *Combat* :

La guerre d'Espagne était perdue et nous n'avions plus d'argent. Nous devons payer nos dettes, spécialement à l'éditeur Marcel Ney qui [...] n'avait pas cessé de nous faire crédit... pour la bonne cause (Vermeulen, 1985 : 56-57).

Si deux coups d'éclat marqueront l'existence de *Combat* : la proposition de la candidature du premier ministre catholique Paul Van Zeeland contre Léon Degrelle lors d'une élection partielle à Bruxelles en 1937 ainsi que la protestation contre les accords de Munich, son principal cheval de bataille sera la défense de la République espagnole. Tout au long de ses trente-trois mois de lutte, l'organe antifasciste prendra une part très active dans l'aide au peuple espagnol : outre qu'elle ne cessera d'informer ses lecteurs de la situation sur les fronts ainsi que des manifestations, conférences et meetings pro-républicains organisés dans tout le pays, l'équipe de *Combat*, indépendamment ou en collaboration avec d'autres associations, ouvrira plusieurs souscriptions et organisera des collectes de fonds, notamment au profit des homes d'enfants aménagés par les soins du gouvernement légal ou en faveur des intellectuels espagnols internés dans les camps du sud de la France ; elle s'occupera également de trouver des foyers d'accueil pour les jeunes Espagnols réfugiés en Belgique.

Les manifestes lancés par le périodique permettront aux intellectuels, dont certains semblaient bien timorés à l'heure de se prononcer publiquement, de faire acte de foi et d'exprimer leur solidarité avec l'Espagne démocratique.

Ainsi, le 19 mars 1938, parmi les " Signataires de l'Université de Bruxelles " à l'" Appel des universitaires belges en faveur du Comité de coordination pour l'aide à l'Espagne républicaine ", figurent les noms de M. Gevers, M. Huisman et A. Lilar. Le texte de cet Appel ne reflète que trop l'attitude réservée de nombreux intellectuels et écrivains belges d'alors à l'égard d'un quelconque engagement politique :

Aucun des soussignés ne prend une part active aux luttes politiques en Belgique.

A fortiori auraient-ils préféré en principe s'abstenir de toute manifestation publique à l'occasion de la guerre civile d'Espagne.

S'ils décident à élever aujourd'hui la voix, c'est sous l'empire de l'indignation que leur causent les attaques de plus en plus cruelles dirigées de la mer et de l'air par les forces des rebelles et de leurs alliés contre la population loyale d'Espagne.

Le 24 décembre 1938, C. Burniaux, F. Hellens, E. Kinds, M. Lecomte, M. Mariën, R. Magritte, P. Nougé, C. Paron, M. Servais et R. Vivier apposeront leur signature au

bas d'une protestation contre l'établissement de relations officielles avec le gouvernement franquiste de Burgos :

Les Belges soussignés regrettent l'attitude inamicale de leur gouvernement à l'égard de l'Espagne républicaine, déplorent le départ de l'ambassadeur d'Espagne à Bruxelles et tiennent à marquer leur sympathie au gouvernement de la République et au peuple espagnol luttant seul pour sa liberté.

Le 11 février 1939, la " Déclaration " suivante est signée, entre autres, par C. Burniaux, R. Blicck et M. Defosse (alias Denis Marion) :

Les soussignés estiment que la Belgique se déshonore et compromet en outre gravement ses intérêts vitaux et le sort de la paix, en persistant, malgré la violation par l'Italie et l'Allemagne du pacte de non-intervention, à interdire à ses nationaux la fourniture d'armes à la République Espagnole.

L'engagement personnel de Denis Marion²

Le 24 octobre 1936, dans *Combat*, comme s'il répondait à l'appel pressant d'Emilie Noulet, Denis Marion écrit :

Ce n'est pas le simple citoyen qui est le plus tenté de se désintéresser de la politique. [...]. L'intellectuel se complaît dans une indifférence méprisante à l'égard des controverses politiques. [...]. L'intelligence ne justifie pas la lâcheté. Les luttes humaines sont éphémères : moins que les hommes eux-mêmes. Pour une créature à peine assurée de vivre une dizaine de lustres, ce n'est pas si mal de participer à un conflit qui marquera notre époque. Et si quelque chose peut justifier les privilèges que s'arrogent, sous tous les régimes, les esprits les mieux doués, c'est que ces mêmes hommes se sentent solidaires de leurs frères moins bien partagés et n'hésitent pas à combattre au premier rang lorsque se trouve menacée la liberté commune (Marion, 1939 (a) : 19-21)

Lors du Congrès International des Ecrivains Antifascistes tenu à Paris en 1935, la décision est prise de fonder une *Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture*³. La proposition des représentants espagnols -que Madrid soit le siège d'un deuxième congrès- est approuvée à l'unanimité et confirmée à Londres en juin 1936. Quelques semaines seulement avant la rébellion franquiste, le gouvernement du *Frente popular* envoie les invitations officielles ; le coup d'Etat du mois suivant n'ébranlera pas sa détermination.

Début juillet 1937, l'intelligentsia antifasciste mondiale a donc rendez-vous au IIe Congrès de l'*Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture*.

² Denis Marion, pseudonyme de Marcel Defosse (Bruxelles, 1906 - Paris, 2000), est docteur en droit de l'Université Libre de Bruxelles (1927) ; il exercera la profession d'avocat jusqu'en 1944. Après la Libération, il entrera dans la carrière de journaliste professionnel et sera nommé directeur des services parisiens du Journal *Le Soir*. Concernant les nombreuses facettes de *cet écrivain complet, essayiste, auteur dramatique, scénariste, romancier, biographe, traducteur, critique littéraire, critique d'art et, avec persévérance, critique de l'art cinématographique*, voir Delsemme, 2007.

³ Manuel Aznar Soler et Luis Mario Schneider (1987 : 316-318) indiquent qu'au " Praesidium, Secretariado general, Secretario administrativo y Bureau de la Asociación internacional de escritores ", figuraient, pour la Belgique, Auguste Vermeyley, Frans Hellens, Denis Marion et Albert Ayguesparse.

Quelque quatre-vingts *brigadistes de la littérature*, originaires de vingt-huit pays, rejoignent la Péninsule -parfois au prix d'énormes difficultés (certains doivent braver l'interdiction de leur gouvernement réactionnaire) et au péril de leur vie. Officiellement inauguré le 4 juillet à Valence, le congrès -qui sera le moment culminant de l'adhésion des intellectuels du monde à la cause républicaine contre le fascisme- se déplace à Madrid dès le 6.

Si, au moment de se rendre en Espagne, nombre des participants s'interrogent encore sur la fonction de l'intellectuel : a-t-il voix au chapitre ? Doit-il prendre parti ou rester impartial ? Peut-il se prononcer en faveur de l'un des deux belligérants ou est-ce là une transgression de son rôle ?, sur place, le doute ne semble plus permis : les thèmes à débattre seront bientôt écartés, et les écrivains loueront unanimement l'immense héroïsme du peuple espagnol et affirmeront leur totale solidarité avec un gouvernement légitime victime d'une rébellion militaire appuyée par des nations fascistes. Thornberry (1977 : 67) résume ainsi les différents moments du congrès : discours, lecture de télégrammes de solidarité envoyés par des comités antifascistes ou par des intellectuels célèbres qui ne purent se rendre à Madrid, minutes de silence observées pour honorer les camarades tombés au combat, communication de rapports officieux sur le déroulement des opérations militaires, répétitions des hymnes nationaux, de l'hymne de Riego et surtout de l'Internationale.

Seul représentant belge, Denis Marion lira son communiqué le matin du 8 juillet à l'Auditorio de la Residencia de Estudiantes :

Vengo de un país -Bélgica- que ha sufrido, hace 23 años, una agresión tan injustificada como la que soportáis ahora, que ha visto la casi totalidad de su territorio invadido por tropas extranjeras de la misma manera que la mitad de vuestro territorio está ocupado por las tropas fascistas; que durante cuatro años ha sido oprimido por el mismo militarismo al cual debéis la masacre de Guernica.

En nombre de mi país os transmito este mensaje:

"Un pueblo que no se somete no puede ser vencido".

La Justicia, dijo un pesimista, llega siempre a su hora, es decir, demasiado tarde. Demasiado tarde para sanar las llagas de los heridos, demasiado tarde para dar piernas y brazos a los mutilados, demasiado tarde para abrir los ojos muertos de los muchachos destrozados por las bombas. Pero nunca demasiado tarde para impedir el triunfo de la moral, nunca demasiado tarde para que una nueva generación aprenda que debe su felicidad, que debe incluso la vida, al valor y a la sangre que derramáis por ella.

No es únicamente a vosotros a quienes traigo el saludo de mi pueblo sino a todos vuestros hermanos españoles que gimen todavía bajo el yugo de la tiranía fascista, que se sustenta por completo sobre la presencia de los mercenarios alemanes e italianos, a todos vuestros hermanos que sufren y que esperan, a todos vuestros hermanos que vais a liberar. ¡Y muy pronto!⁴

" Trois jours à Madrid "

" Trois jours à Madrid ", le récit que Denis Marion fera de son séjour en Espagne, sera publié dans *Combat*, les 31 juillet, 14 et 28 août 1937, et repris deux ans plus tard

⁴ Traduit du français et cité par Aznar Soler et Schneider (1987 : 142-143) (Archive de Tristan Tzara au fonds Jacques Doucet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris).

dans *Billets durs*. Dans sa préface, l'auteur, convaincu de l'intérêt de méditer les leçons d'un passé aussi récent, justifie cette compilation d'articles qu'il écrivit pour *Combat* de juillet 1936 à avril 1939, non pas en raison de leur mérite intrinsèque mais parce que :

ils reflétaient d'une manière assez fidèle ce que trois années riches d'événements avaient signifié pour le petit groupe d'intellectuels belges qui fondèrent COMBAT et pour leurs lecteurs : en marge des partis, la découverte du péril fasciste et la lutte contre ses deux manifestations les plus immédiatement inquiétantes, le rexisme en Belgique et la coalition germano-italo-franquiste en Espagne. Notre victoire fut aussi complète sur le premier point que la défaite fut cruelle sur le second. [...].

Ces commentaires [...] sont un témoignage des réactions qu'a éveillées, non seulement dans mon esprit, mais dans celui de toute une classe d'individus, la première phase du conflit entre les fascismes et les démocraties (Marion, 1939 (a) : 9-10).

Dans l'introduction à son reportage⁵ comme dans l'interview qu'il donne, dès son retour au pays, au journal communiste *La Voix du Peuple* (V. P., 28 juillet 1937), Marion rappelle que l'organisation de ce congrès fut confiée au gouvernement espagnol, sans aucune intention délibérée, et se félicite du maintien de l'engagement pris alors par les autorités républicaines comme par les écrivains invités. Il note que le 7 novembre 1936, le jour même où la presse réactionnaire annonçait l'entrée des troupes franquistes à Madrid, le secrétariat de l'*Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture* confirmait l'invitation à l'*Alianza de los Intelectuales*, sa section espagnole, et qu'aussitôt, les hôtes renouvelèrent leur promesse de se rendre en Espagne⁶.

Sur le congrès proprement dit et sur la présence de ces intellectuels dans Madrid assiégée, Marion commente :

Grâce à la résistance héroïque de l'armée républicaine, grâce au courage du peuple madrilène, le deuxième congrès tint trois de ses séances, les 6, 7 et 8 juillet 1937, dans Madrid toujours menacée, mais toujours invaincue (Marion, 1939 (a) : 202).

Au moment où des hommes se font tuer très précisément pour que chacun d'eux ait droit à une existence qui ne soit pas écrasée sous les privilèges raciaux, économiques ou sociaux, et pour que leur communauté puisse vivre sous le gouvernement qu'elle s'est librement choisis, des intellectuels ne faisaient que leur simple devoir en se plaçant un jour aux côtés de ces hommes, en partageant un court moment leurs dangers et en témoignant ainsi à la face du monde : Votre cause est la nôtre et c'est pour nous aussi que vous combattez (Marion, 1939 (a) : 203).

[Les discours] peuvent se résumer en une affirmation de solidarité avec le peuple espagnol dans sa résistance à l'établissement d'un régime d'oppression, favorisé par l'étranger (Marion, 1939 (a) : 203).

Pour expliquer l'accueil inoubliable réservé aux congressistes dans la capitale du Levant par l'ensemble de la population -paysans, ouvriers et soldats- et l'énorme enthousiasme suscité par *notre démarche, pourtant bien platonique* (V.P., 28 juillet 1937 : 1), Marion souligne le grand isolement dont souffre ce peuple, la cruelle déception provoquée par l'égoïsme indifférent des pays sur l'appui desquels il était en droit

⁵ "Trois jours à Madrid", *Billets durs*, 1939 : 202-252. Sauf indications contraires, les citations qui suivent sont toutes extraites de ce reportage.

⁶ Le "manifeste" fut reproduit dans *Combat*, le 21 novembre 1936.

de compter ainsi que la présence à nos côtés d'écrivains étrangers de renom tels que Ludwig Renn, Gustav Regler, Ralph Bates ou Jef Last, engagés dès le début de la guerre dans les Brigades internationales.

Devant l'ovation faite à tous les orateurs mais particulièrement chaleureuse envers les délégués de l'URSS et du Mexique, tout comme les représentants français Marion avoue avoir éprouvé de la honte à l'idée que son pays préfère la lâcheté à la solidarité ; et lorsque, la même nuit, Valence est la cible des avions fascistes, il ne peut que déplorer l'hypocrisie des démocraties française et anglaise, celles-là même qui, durant la Première Guerre, qualifiaient de crimes scandaleux les bombardements et les massacres de leurs populations, mais qui aujourd'hui semblent trouver acceptable que les aviateurs allemands et italiens exterminent des civils espagnols ; ainsi ce qui autrefois était qualifié d'*attentat contre le droit et la civilisation* est devenu *l'honorable manifestation de la force de l'une des parties belligérantes*.

Que le gouvernement espagnol se garde bien de protester à trop haute voix, s'il ne veut pas s'entendre répondre, comme dans le cas de Guernica, qu'il ne s'agit pas du tout de bombes lancées par les avions fascistes, mais, au contraire, d'explosions provoquées par des anarchistes atteints d'une folie collective de suicide (Marion, 1939 (a) : 219).

Parmi les autres moments forts et émouvants du séjour de Marion en Espagne républicaine, retenons le spectacle tragique dont les voyageurs seront les témoins ébahis dans le petit village de Minglanilla : celui de ces paysannes illettrées, au visage tellement expressif, qui les acclament, elles qui ont sacrifié leurs maris et leurs fils, leurs seules richesses, dans cette guerre qui n'a de civil que le nom, et qui savent que les pays étrangers feignent encore d'ignorer le guet-apens où se débat le peuple espagnol. Ainsi, lors de l'ultime séance du congrès à Valence, Margarita Nelken dira aux congressistes qu'en venant en Espagne, ils ont fait moins que leur simple devoir et qu'il leur incombe désormais de tout mettre en œuvre pour convaincre leurs gouvernements qu'une politique de non-intervention à sens unique n'a rien de commun avec la justice ni même avec leurs intérêts.

En toute logique, à Madrid où *le courage du peuple dépasse l'imagination* (Marion, 1939 (a) : 229), l'atmosphère du congrès est nettement plus tendue qu'à Valence en raison de la proximité du front. C'est là, dans cette capitale encerclée et cruellement pilonnée par les fascistes, que Marion saisit toute la portée de leur présence en Espagne républicaine :

Que représente l'écrivain de mieux qu'un témoin ? Si le peuple espagnol réclame des armes et des vivres, il réclame aussi que soient attestés à la face du monde la foi qui l'anime, le courage avec lequel il combat, l'unité qu'a créée la résistance à l'invasion étrangère (Marion, 1939 (a) : 232).

Aussi la mission de ces hommes venus parfois de très loin sera-t-elle de dire aux leurs *ce que Madrid représente en ce moment pour la conscience universelle* (Marion, 1939 (a) : 232).

Par ce *plaidoyer contre la non-intervention* (Marion, 1939 (a) : 248, n.1), Marion espère convaincre ses lecteurs, et tout spécialement ses concitoyens, que ce qui décidera de l'issue de la guerre, ce n'est ni le bon droit ni l'héroïsme ni la volonté de vaincre des masses laborieuses, pas plus que la compassion des démocrates étrangers,

mais les armes et les munitions. Dès son retour en Belgique, Marion s'attellera fermement à son devoir d'information tous azimuts. Le 10 septembre, il prononce au C.V.I.A. une conférence sur " Le Congrès des Ecrivains à Madrid ". Le même mois, il publie dans la revue libérale *Le Flambeau* un article intitulé " L'Espagne en guerre " ; conscient de l'idéologie réactionnaire de ses lecteurs occasionnels et de leurs préjugés au moment de le lire, Marion y démonte avec mesure les arguments invoqués par la presse de droite tant pour justifier la rébellion franquiste -tels que l'anarchie intérieure ou le complot communiste- que pour défendre la politique de neutralité des démocraties occidentales. S'appuyant sur le témoignage de l'intellectuel catholique indépendant Jacques Maritain publié dans *La Nouvelle Revue Française* du 1er juillet 1937 sous le titre " De la guerre sainte ", il exalte une fois encore la résistance du petit peuple espagnol :

Tout un peuple ne se lève pas ainsi, surtout sous un gouvernement qui pendant de longs mois n'a disposé ni de police ni de gendarmerie pour faire exécuter ses ordres, s'il ne sent pas que la dignité et même son indépendance sont l'enjeu de la lutte qui se livre (Marion, 1939 (a) : 282).

Pour bien faire percevoir à ses lecteurs conservateurs le caractère odieux de l'agression franquiste, menée avec la complicité de forces étrangères, contre un gouvernement légal et représentant de toute évidence la volonté de la majorité des citoyens espagnols, il la compare, ici aussi, à celle dont la Belgique fut la victime en 1914.

" Billets durs " ⁷

Ses " billets durs " proprement dits, Denis Marion les ouvre, le 1er août 1936, en rappelant la prophétie d'André Malraux au Congrès de Paris en 1935 : *Camarades de mon âge, vous ne mourrez peut-être pas de la guerre, vous ne mourrez pas sans avoir vu la guerre*. Le journaliste belge ne peut qu'y constater la justesse du *cruel diagnostic* (Marion, 1939 (a) : 11), car, dit-il, l'Europe balkanisée est devenue *un panier de crabes, prêts à s'entre-dévorer*, où les chefs d'Etat utilisent une même rhétorique hypocrite tout en spéculant sur les bénéfices à tirer de la guerre. La déclaration de Franco à un journaliste français : *Je remporterai la victoire, dût-il en coûter la vie à la moitié de la population*, ne traduit-elle pas ce cynique état d'esprit ? Et, en cas de défaite, menaçait le dictateur, *nous provoquerions des complications internationales* (15 août 1936 ; Marion, 1939 (a) : 13-14). Aussi, quand il observe le vieux continent, où les passions, politiques ou autres, sont exacerbées, acquiert-il la conviction que *tout cela finira dans un de ces bains de boue et de sang dans lesquels l'humanité éprouve le besoin de se vautrer périodiquement* (22 mai 1937 ; Marion, 1939 : 75).

Dans plusieurs de ses chroniques, Marion s'en prend durement à la presse, tant de gauche que de droite, qui, en répercutant les informations, réelles ou fantaisistes, transmises par les propagandes républicaine et nationaliste, fait le jeu de celles-ci :

⁷ La première partie de *Billets durs* (pp.11-160), intitulée elle-même " *Billets durs* ", reprend la plupart des articles politiques que Marion signa dans *Combat* de juillet 1936 à avril 1939.

Le véritable problème, c'est que la réclame faite aux "atrocités" de l'antagoniste est l'artifice grâce auquel les belligérants cherchent à faire oublier à la conscience humaine que la seule, la véritable atrocité, c'est la guerre -qu'elle soit nationale ou civile (9 janvier 1937 ; Marion, 1939 (a) : 39).

Répondant à un éditorial publié dans le *Bulletin d'Information Espagnole*⁸, et consacré à la " Faillite du faux humanitarisme ", Marion résume la pensée de ce journaliste dont le langage, dit-il, lui rappelle à s'y méprendre celui de l'inquisiteur soumettant à la question quelque suspect d'hérésie :

Donc, les républicains sont coupables de rébellion, pour n'avoir pas laissé le général Franco le jour où celui-ci a jugé bon de s'emparer du pouvoir; coupables de meurtre, car leur résistance prolonge une guerre qui serait sinon terminée; coupable de lâcheté, car en empêchant Franco de recueillir des succès militaires, ils l'obligent à bombarder des villes ouvertes et à commettre des assassinats de femmes et d'enfants que sa conscience réprouve (10 juin 1938 ; Marion, 1939 (a) : 133).

Quelques mois plus tard, dans " Médiation ou "médiatisation" ? " (22 octobre 1938), il condamne Daladier et Chamberlain : après Munich, *ces pacificateurs de l'Europe* en quête de nouveaux lauriers projettent de faire bénéficier l'Espagne de leur expérience diplomatique et proposent *n'importe quel maquignonnage* quand le sang répandu depuis deux ans à travers la Péninsule ne leur a arraché que de pharisiennes déclarations sur la limitation du conflit. Dans " Savoir vivre international " (10 décembre 1938), Marion dénonce avec une pareille virulence la manière hypocrite dont les Affaires étrangères belges et leur ministre Paul-Henri Spaak n'ont cessé de brimer la diplomatie républicaine au profit du camp nationaliste.

Alors que " La Catalogne n'est plus... ", Marion présage que *si le général Franco n'est pas un ingrat, il nommera MM. Anthony Eden et Léon Blum citoyens d'honneur de la Barcelone nationaliste* (11 février 1939 ; Marion, 1939 (a) : 145). Au vu de l'effroyable répression menée à bien dans la capitale catalane, il augure aussi pour cette région une oppression semblable à celle exercée sur le Pays basque et, pour la péninsule ibérique, de longues années de deuil et de martyre, même si, espère-t-il, *la liberté connaîtra l'heure de la revanche* (25 février 1939).

Le 1er avril 1939, Marion publie " Les jours noirs ", une sorte d'épithète pour la République vaincue ; elle pourrait s'intituler " Une formidable occasion perdue ", celle de voir cette Espagne républicaine victorieuse accomplir *une révolution aussi importante que celle des soviets en 1917* tout en adoptant, ne serait-ce que par sa situation économique et historique très différente, un régime bien distinct de celui de l'URSS :

Nous aurions pu voir là ce que font des paysans et des ouvriers occidentaux, quand ils prennent le pouvoir avec l'appui de la fraction la plus éclairée de la bourgeoisie. Combien de temps maintenant faudra-t-il pour que nous ayons une chance d'assister à ce spectacle ? (31 mars 1939 ; Marion, 1939 (a) : 155-156)

⁸ Sise à Paris, l'agence franquiste *Information Espagnole* éditée à l'intention de la presse le *Bulletin d'Information Espagnole*, concurrent du *Boletín Español de Información*, l'organe du gouvernement légal. En Belgique, avant que ne soit ouverte une filiale à la fin de l'été 1937 grâce à l'action des milieux catholiques conservateurs, les articles du *Bulletin* étaient diffusés par *Légion Nationale*.

Lui qui, lors du retrait des Brigades, avait salué ces volontaires qui, pendant près de deux ans, furent *le rempart de la démocratie, les soldats de la liberté, les héros de la lutte mondiale contre le fascisme* (3 décembre 1938 ; Marion, 1939 (a) : 137), rend ici un dernier hommage à tous ceux qui combattirent, trente-trois mois durant, *pour les plus hautes valeurs de l'esprit humain* (Marion, 1939 (a) : 157).

Sierra de Teruel

A côté de ses chroniques politiques, Denis Marion analysera quelques ouvrages, dont certains traitent du conflit espagnol, tels que *Avant l'aube* de Ludwig Renn (12 juin 1937), *Le problème basque* d'Azpilikoeta (3 septembre 1938) ou *Les grands chantiers au soleil* par lequel l'écrivain et journaliste belge François Maret répondait aux *Grands cimetières sous la lune de Bernanos* (21 janvier 1939).

Début 1938, dans *Combat*, Marion fait l'éloge de *L'Espoir*, une épopée qui, dit-il, *rien que par son ton, nous fait sentir l'abîme qui sépare l'expérience personnelle de l'amplification littéraire, et constitue l'explication du miracle collectif d'un peuple trahi par son armée et détestant l'esprit militaire, [...] obligé, pour ne pas périr, de créer une armée et de redécouvrir les vertus du soldat: l'ordre et la discipline. Le génie de Malraux excelle dans cette résolution d'antinomies par l'action* (29 janvier 1938). Au moment où il présente avec autant de ferveur le roman de celui dont il est l'ami depuis une dizaine d'années⁹, Marion ignore encore l'aventure passionnante qui lui sera donnée de vivre durant l'été 1938 sur le plateau de *Sierra de Teruel*.

Mais revenons quelque deux années en arrière.

D'après le témoignage quelque peu imprécis de Denis Marion (1970 : 7-8), deux jours à peine après le déclenchement de la guerre civile, Malraux prend le dernier vol régulier Paris-Madrid¹⁰. A ce moment-là, dans l'Hexagone, personne ne sait avec exactitude si la capitale espagnole est encore républicaine ou déjà nationaliste.

Qu'importe ! La volonté de prendre une part active dans la lutte contre le fascisme l'emporte chez l'écrivain français qui d'emblée a pressenti l'importance de ce conflit et son inéluctable aboutissement. L'Espagne, Malraux la connaît mal et n'en parle pas la langue ; d'après Marion, il n'y connaît que l'écrivain catholique et communiste José Bergamín. Heureusement, ce dernier se trouve à Madrid le 20 juillet et c'est par son intermédiaire que Malraux entre en contact avec le gouvernement républicain. La

⁹ Dans la revue *Variétés* du 15 novembre 1928, Marion dénonçait l'incompréhension à laquelle s'était heurtée une œuvre majeure comme *Les Conquérants* ; selon Delsemme (2007), il est fort probable que cet article est à l'origine de la *forte et durable amitié* qui se noua entre les deux hommes.

¹⁰ D'après le témoignage passionné de Paul Nothomb, qui fut *le commissaire politique* dans l'escadrille de Malraux et que l'écrivain français représentera sous les traits d'Attignies dans *L'Espoir*, *Quand il débarque le 20 juillet à Barcelone pour gagner aussitôt Madrid, il est [...] loin d'être un inconnu. La presse salue son arrivée. On l'accueille comme un ami, comme un secours dont chacun souligne l'importance. Tout de suite il est reçu par le président de la République, par divers ministres. Enfin on l'écoute* (Nothomb, 1999 : 15). *Selon Lacouture aussi, L'Espagne, André Malraux n'y atterrit pas comme un météore stupéfiant ; depuis trois mois, Malraux a les yeux tournés vers ce lieu de troubles et d'affrontements, et c'est pour répondre à une invitation de Bergamín qu'il se rend une première fois, le 17*

mission qui lui est assignée -acheter en France les avions disponibles- sera rapidement accomplie ; l'insuffisance de volontaires techniquement compétents l'obligera à recruter des mercenaires parmi les pilotes de ligne ; enfin, et bien qu'il ne soit pas pilote, il prend lui-même le commandement de cette escadrille d'étrangers, baptisée *España* ; cette carence ne l'empêchera pas de participer aux raids jusqu'à ce qu'un accident lui interdise de voler : *Avant l'arrivée des Russes, il formera une véritable aviation militaire, qui incorpore les volontaires et licencie les mercenaires, et sera la seule à s'opposer à l'aviation fasciste, notamment à Medellin et à Teruel* (Marion, 1970 : 8).

Selon Marcel Oms -qui se base sur le témoignage de Max Aub-, c'est aux Etats-Unis où il se rend début 1937 -il écrira *L'Espoir* de mai à octobre 1937- que Malraux se voit offrir un circuit de 1.800 salles de spectacle pour un film qu'il dirigerait ; c'est dire que *Sierra de Teruel* n'est pas postérieur au roman dans sa conception proprement dite, pas plus qu'il n'en serait qu'une adroite refonte : en effet, le roman a été écrit avec, en arrière-pensée, des procédés cinématographiques de narration. Dans le cas d'un auteur comme Malraux, ne serait-il pas vain de vouloir dissocier les deux facettes du créateur dont on connaît par ailleurs le goût avéré pour l'esthétique cinématographique ? D'après Oms, celui-ci *portait en lui, en même temps, les deux œuvres en projet et [...] le film lui est apparu, précisément, comme une des formes d'explication que son livre tentait de dégager de la masse des événements* (Oms, 1986 : 126).

De plus en plus inquiet de la tournure des événements, le gouvernement espagnol se décide au printemps 1938 à subventionner un film qui révélerait aux démocraties, et plus spécialement à l'opinion américaine, la nature réelle du soulèvement franquiste. L'objectif de propagande est clair : émouvoir les populations des pays démocratiques afin qu'elles dénoncent la non-intervention et engagent leurs autorités à soutenir activement le camp républicain. Curieusement peut-être, la tâche est confiée à Malraux ; car, pour son premier contact avec l'écran autrement que comme spectateur sagace et passionné, il devra s'improviser scénariste, dialoguiste, metteur en scène et monteur. Pour former l'équipe de volontaires qui l'épaulera dans cette tâche, le romancier français fait appel, parmi d'autres, au dramaturge franco-espagnol Max Aub¹¹ ainsi qu'à Denis Marion¹².

De juin, moment où l'équipe commence les prises de vue dans Barcelone quotidiennement bombardée par les avions franquistes basés à Majorque, à octobre 1938, date à laquelle il doit quitter l'Espagne, Marion collabore à la réalisation du film et met sous forme de scénario les scènes et les séquences élaborées par Malraux. Ces quatre mois inoubliables, au cours desquels il prend des notes au jour le jour afin d'*enregistrer l'aspect anecdotique, parfois mesquin et trivial, d'une entreprise dont la grandeur et la réussite sont attestées sur l'écran* (Marion, 1970 : 59), il les relatera dans plusieurs articles ainsi que dans son ouvrage sur *André Malraux*.

¹¹ C'est lui qui traduira le scénario en espagnol.

¹² D'après Thornberry (1977 : 167), l'écrivain et journaliste belge, qui rédigea des chroniques cinématographiques pour la *Nouvelle Revue Française* dans les années trente, avait travaillé comme directeur de la photographie dans quelques films quand Malraux l'invita à être son assistant pour le scénario. De son côté, Marion (1970 : 73) affirme n'être jamais entré dans un studio avant d'entreprendre ce travail !

Lorsque Malraux regagne la France en janvier 1939, le film est loin d'être achevé. Devant l'impossibilité d'en terminer la réalisation, secondé par un technicien, le romancier se lance dans la périlleuse opération d'établir un montage cohérent à partir des fragments épars à sa disposition. Pour pallier les scènes manquantes et assurer la continuité de l'action, il charge Marion de rédiger des cartons explicatifs. Professeur au Conservatoire royal de Bruxelles et auteur de plusieurs chœurs parlés, le compositeur français Darius Milhaud écrira une marche processionnaire pour la séquence finale, la célèbre descente du cortège funèbre le long des flancs de la Sierra de Teruel.

Prévue pour 1939, la sortie du film, rebaptisé *Espoir* (sans article) pour des raisons commerciales, est ajournée de six ans. Une introduction de Maurice Schumann, enregistrée en 1944 et destinée à insister sur la similitude entre la lutte des républicains et celle des résistants, y sera ajoutée. Marion réécrivra alors les sous-titres, travail indispensable, dit-il, car la guerre et le temps avaient modifié le sens de certains mots:

Par exemple, le dialogue espagnol (traduit littéralement à l'époque par André Malraux) parlait toujours des fascistes comme de "rebelles" : la légitimité du gouvernement républicain était un des thèmes essentiels de sa propagande. En 1945, quand ils entendaient le mot de rebelles appliqué à des Espagnols, l'immense majorité des Français, habitués à voir Franco au pouvoir, s'imaginait qu'il s'agissait de ses adversaires. De même, les soldats républicains étaient désignés par le terme de "miliciens", puisque leur arrivée avait été constituée à partir de milices populaires qui étaient nées spontanément et qui étaient composées uniquement de volontaires. "Miliciens" avait pris pendant l'occupation une résonance sinistre qui en interdisait l'emploi. Enfin, à tort ou à raison, je limitai au minimum les traductions des dialogues pour gêner aussi peu que possible la beauté plastique des images et je développai les cartons explicatifs qui tenaient la place des épisodes manquants (Marion, 1970 : 28).

En guise de conclusion, saluons l'initiative de l'Université Libre de Bruxelles qui, en 2006, à l'occasion du centenaire de sa naissance, rendit hommage à Denis Marion¹³, un intellectuel engagé sur tous les fronts et qui mérite d'être tiré de l'oubli.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUB, M. (1968): *Sierra de Teruel*, Ed. Era, México.
- AZNAR SOLER, M. & SCHNEIDER, L. M. (1987): *II Congreso internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937)*. Actas, ponencias, documentos y testimonios, Conselleria de Cultura, Educació i Ciència de la Generalitat Valenciana.
- DELSEMME, P. (2006) : "Denis Marion, un homme et une œuvre à redécouvrir", in *Francophonie*, n° 3, 49-54.

¹³ Notons qu'en 2001 le Fonds Denis Marion a été constitué au sein de la Réserve précieuse des bibliothèques de l'Université Libre de Bruxelles.

- DELSEMME, P. (2007) : *Littérature et cinéma : Denis Marion* [en ligne], Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, Bruxelles (disponible sur: <http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/delsemme110306.pdf>).
- FÜEG, J.-F. (1995) : *Le Rouge et le Noir. La tribune bruxelloise non-conformiste des années 30*, Editions Quorum, Ottignies / Louvain-la-Neuve.
- LACOUTURE, J. (1976) : *Malraux, une vie dans le siècle*, Seuil, Coll. "Points", Paris.
- OMS, M. (1986) : *La guerre d'Espagne au cinéma. Mythes et réalités*, Les Editions du Cerf, Paris.
- MARION, D. (1937) : "L'Espagne en guerre", in *Le Flambeau*, n° 9, 279-285.
- MARION, D. (1939 a) : *Billets durs*, Ferd. Wellens-Pay, Bruxelles.
- MARION, D. (1939 b) : "Les grands chantiers au soleil", in *Combat*, 21 janvier 1939, 3.
- MARION, D. (1945) : "L'Espoir. Film d'André Malraux", in *La Nef*, n° 7, 7-17.
- MARION, D. (1952) : "Portrait d'un héros", in *Le Soir*, n° 312, 8 novembre 1952, 6.
- MARION, D. (1962) : "Le rendez-vous des vivants", in *Marginales*, n° 84-85, 44-45.
- MARION, D. (1967) : "Comment fut tourné *Espoir*", in *Le Magazine Littéraire*, n° 11, 18-20.
- MARION, D. (1970) : *André Malraux*, Editions Seghers, coll. "Cinéma d'aujourd'hui", Paris.
- THORNBERRY, R. S. (1977) : *André Malraux et l'Espagne*, Librairie Droz, Genève.
- VERMEYLEN, P. (1985) : *Mémoires sans parenthèses*, Ed. du CRISP, Bruxelles.
- VERMEYLEN, P. (1977) : *Victor Larock*, Institut Emile Vandervelde, Bruxelles.